

Du 24 septembre au 15 décembre 2013 le **Centre d'Art Contemporain du Château Lescombes à Eysines** présente un ensemble à partir d'œuvres de 1972 (collages détournements d'images de presse) suivies des variations de mises en couleurs objectivées de journaux, travail de **Jean-François Dubreuil** de 1974 à aujourd'hui. Ce parcours fait l'objet d'un catalogue préfacé par Pierre Brana, commissaire de l'exposition.

Cette introduction resitue la démarche dans son contexte, et en précise les modalités, Ses modalités le place peut-être dans la proximité des œuvres de l'Art Concret, dans lequel l'artiste pense prendre origine, mais l'enracinement du travail dans le sismographe de l'actualité qu'est la presse lui donne une dimension différente. La rupture de l'art concret avec l'anecdote est ici subtilement contestée par le sens né de l'implication statistique, distanciée certes, mais jamais neutre.

Marcel Alocco

Pierre BRANA

Je ne me méfie pas de la réalité, ou de cette réalité partielle que nous percevons grâce à nos sens, mais de l'image de la réalité rendue par nos sens, car elle est incomplète et restreinte.

Gerhard Richter

En 1975, six artistes, Jean-François Dubreuil, Erik Haldorf, Charles Le Bouil, Francis Limérat, Pascal Mahou et Jean Mazeaufroid, décidèrent d'ouvrir une galerie associative à Paris – la galerie 30 – dans l'esprit collectif de l'époque, dans le bouillonnement créatif *post 68*. C'était le temps des groupements de plasticiens en tout genre qui, un peu partout en France, s'organisaient de façon autogestionnaire. Que l'on se souvienne de la naissance à Bordeaux en 1970-1971 de « Sed contra » ! La galerie 30, ainsi appelée car elle se trouvait au 30 rue Rambuteau dans l'appartement même de Jean-François Dubreuil, présenta d'abord les œuvres de ses fondateurs, à l'ombre de l'imposant chantier du Centre Pompidou. Puis, elle s'ouvrit à bien d'autres artistes

[1](#)

– une cinquantaine dans les dix ans d'existence de la galerie – avec une dominante, semble-t-il, dans les travaux présentés : la relation entre la peinture et l'écriture, lettres, mots, signes... Une belle réussite en dehors des circuits marchands ! Avant le temps de la galerie 30, Jean-François Dubreuil, né en 1946, avait fait des études de sciences économiques et était venu aux arts plastiques de manière autodidacte encouragé par son ami Francis Limérat

[2](#)

. Ses premiers travaux s'inspiraient de photographies de presse qu'il détournait de leur message en montrant que l'on pouvait leur donner une autre signification. Ainsi une photographie du

Nouvel Obs

d'ouvriers maghrébins, dans une rue, face à des CRS, à laquelle il avait adjoint un cliché de majorettes avec sa légende : « En avant pour le défilé ». Ou une photo de

Paris Match

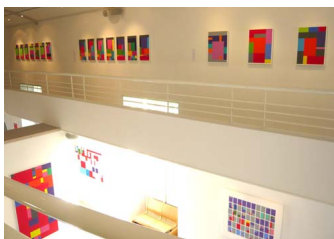
montrant des GI pointant leurs armes sur une famille vietnamienne, à laquelle il ajoutait le texte de l'hebdo qui s'étonnait que cette famille puisse avoir peur de soldats venus pour les secourir ! Ou encore, moins didactiques et plus poétiques, des photographies grossies jusqu'à la trame afin que n'apparaissent plus que de discrètes variations de tonalités...



A partir de 1974, il commence à peindre comme il peint aujourd'hui. D'aucuns estiment que sa pratique relève alors de l'abstraction géométrique, expression qu'il n'aime pas. D'autres le classent parmi les artistes de l'art construit ou de l'art concret. Et c'est cette dernière appellation qui a sa préférence. En 1930, Théo Van Doesburg avait publié un *Manifeste de l'art concret*, et les concrets zurichoïses s'inspirant de ce texte avaient défendu « les principes d'un art préétabli qui, élaboré selon des règles mathématiques, exigeait un processus de création structurel et sériel ainsi que le rejet de toute expression sensible et individuelle ». C'est dans cet esprit que François Morellet a réalisé, dès 1952, des formes géométriques simples et répétitives, dénuées de « toute expression sensible et individuelle»

Jean-François Dubreuil se reconnaît dans cette absence de subjectivité

même si son travail, on va le voir, a son originalité propre. Mais sa reconnaissance de l'intérêt qu'il porte à l'œuvre de Morellet n'écipe pas sa préférence pour l'alphabet coloré d'Auguste Herbin ou l'alignement des nombres de Roman Opalka dont il apprécie grandement la rigueur. Alphabet, nombres, cela m'amène à penser que les racines lointaines du travail de Jean-François Dubreuil doivent peut-être se trouver du côté du lettrisme et d'Adolf Loos qui avec Cobra et Agger Jom avaient donné naissance au mouvement situationniste de Guy Debord... Alors ce travail quel est-il ? Jean-François Dubreuil pratique une traduction plastique des surfaces des différentes rubriques d'un journal. Parfois la première page seulement, parfois toutes les pages suivent le sens de la lecture. L'icelle et la disposition des pages sont établies en fonction du format et du nombre de pages du journal et en fonction du format retenu pour le châssis du tableau. Les couleurs sont toujours utilisées suivant le même procédé. Immuables sont le rouge pour les publicités et le noir pour les photographies. Encore que si le noir indique toujours une photographie, une photographie ne correspond pas systématiquement à un noir, elle peut-être de la couleur de l'article auquel elle se rapporte ou en gris ou en blanc. Le rouge, un beau cadmium, revient donc souvent dans ses tableaux étant donné la place envahissante de la publicité dans les médias. Et je trouve heureux ce choix – pas innocent, bien sûr – de la couleur de l'intérêt et du danger (même si des médias ont voulu, un temps, lui donner un sens radicalement contraire !) pour marquer la publicité dont on ne connaît que trop les effets nocifs.



Les autres couleurs sont déterminées, pour chaque article, par frange au sort suivant les séries. Jean-François Dubreuil travaille en effet par séries, les journaux de la semaine d'un même quotidien, les différents quotidiens d'un même jour, parfois des hebdomadaires



.....

.....

.....

.....

.....